

# Nantes

AU QUOTIDIEN



## Loisirs culturels : à chacun sa pratique

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages d'actualité  
sur votre lieu de vie

HISTOIRES DE QUARTIERS

Les réservoirs de **La Contrie**  
Les **Castors** de l'Erdre

Construction du premier réservoir  
de la Contrie en 1904.

NANTES

# La Contrie stocke l'eau de la ville depuis un siècle

Édifié en 1904, le réservoir de la Contrie, rejoint depuis par de plus jeunes voisins, assure le stockage de l'eau pour toute la ville. Son histoire est celle de l'avènement de ce luxe inouï : l'eau potable au robinet, synonyme de confort et de salubrité.

**N**antes, toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La ville est dotée depuis 1857 d'un réseau d'eau dont l'exploitation est assurée par la Compagnie générale des eaux (CGE). L'eau puisée rue de Richebourg est acheminée vers des réservoirs situés rue d'Auvours. Le système est rien moins que satisfaisant : les fuites sont nombreuses, la qualité de l'eau laisse largement à désirer. De plus, la ville s'étend, et l'emplacement des réservoirs ne leur permet pas d'assurer une pression suffisante pour alimenter les quartiers hauts de la ville. En 1895, Alfred Riom, maire de Nantes, décide de prendre à bras-le-corps le problème récurrent de l'eau, principale cause de l'épidémie de choléra qui a frappé la ville l'année précédente. La construction d'une nouvelle usine de pompage et traitement des eaux démarre en amont du pont de la Vendée. L'année suivante, le 1<sup>er</sup> juin, naît le "Service des eaux" : la Ville acquiert les installations d'Auvours et Richebourg.

Malheureusement, les travaux engagés sous le pont de la Vendée connaissent de nombreux déboires causés par l'instabilité du sous-sol. La construction est abandonnée sur ce site en 1896 au profit de la "Tenue de la Roche", où se trouve toujours la Régie de l'eau.

En 1897, Gaston Michel, ingénieur des Ponts et Chaussées, est recruté en tant que responsable des travaux d'assainissement. Sous sa houlette, le chantier de la Roche est mené à bien, la nouvelle usine entre en service en 1899. Une conduite relie l'installation à l'ancienne usine de Richebourg, où elle se raccorde au réseau général de distribution d'eau brute. Un deuxième réseau part de la rue d'Auvours pour assurer la distribution d'eau "filtrée".

**Un réservoir en terre chantenay-sienne.** Émile Sarradin, qui vient d'être élu à la tête de la municipalité, impulse l'édification d'un réservoir d'eau au Champ-

Lucet, proche du village de la Contrie, lui-même situé sur le territoire de la commune de Chantenay. Le projet, à l'étude depuis 1893, est dirigé par Gaston Michel et l'architecte Édouard Nizan. De longues tractations ont été nécessaires avant que la commune de Chantenay accepte, en 1895, de recevoir une installation nantaise sur son territoire.

Le réservoir sera constitué de deux éléments superposés reposant sur le sol à la cote 52 mètres. L'étage inférieur sera de base carrée de 58 mètres de côté, intérieurement, et d'une hauteur de 5 mètres. Cloisonné, il formera deux cellules identiques de 6 300 m<sup>3</sup> chacune. Le 13 juin 1900, les conseillers municipaux votent un crédit de 500 000 francs pour l'édification du réservoir. Les travaux peuvent commencer...

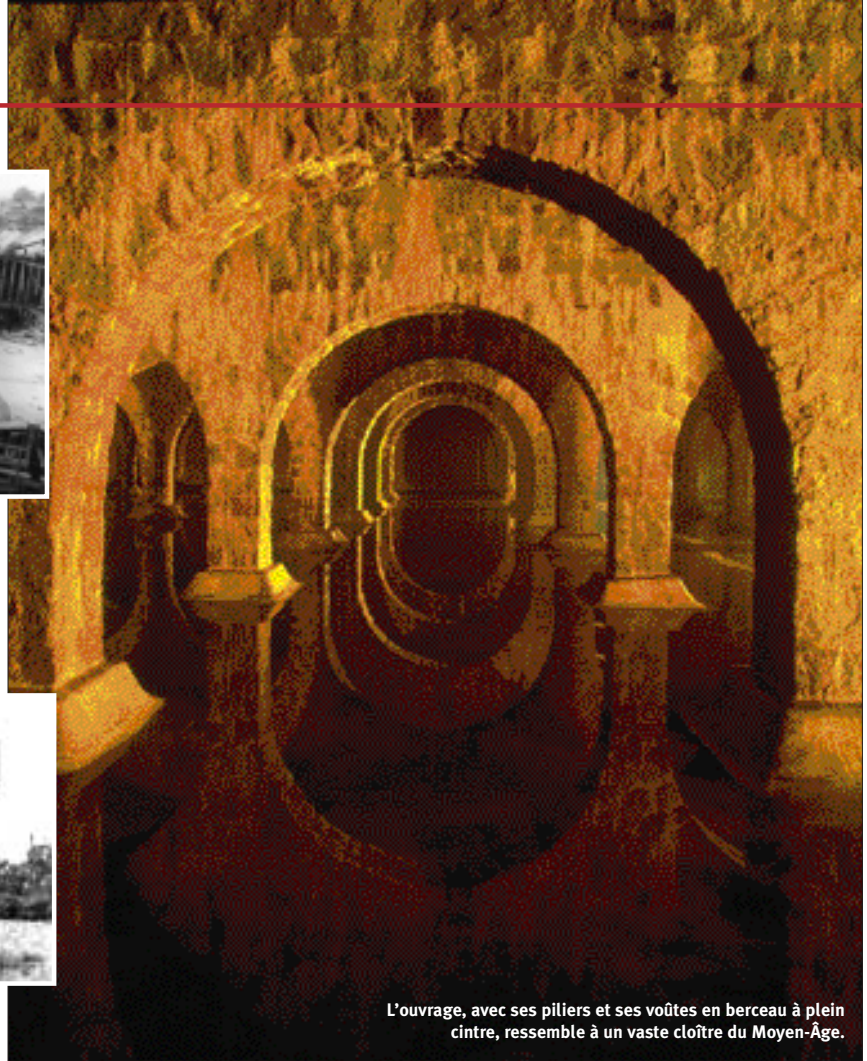
Gaston Michel hésite entre béton armé et pierre. Le choix de cette dernière est surtout économique, puisque le voisin mitoyen du terrain n'est autre que la Société des



Construction de l'un des réservoirs dans les années 30.



Sur la Contrie, un second réservoir en forme de château d'eau est construit trente ans plus tard.



L'ouvrage, avec ses piliers et ses voûtes en berceau à plein cintre, ressemble à un vaste cloître du Moyen-Âge.

granits de Nantes. C'est donc ce matériau qui sera utilisé. L'intérieur de l'ouvrage, avec ses piliers et ses voûtes en berceau à plein cintre, ressemblera à un vaste cloître du moyen-âge.

Adjugés le 8 février 1902 à l'entreprise Jean Joly, les travaux d'édification débutent le mois suivant. De nombreux ouvriers s'activent, poussant le wagonnet Decauville, la brouette, maniant la pelle, la pioche et la truelle. Parallèlement, un long serpent de plusieurs kilomètres est enterré dans la ville : la conduite de 800 mm destinée à l'alimentation du réservoir.

Les travaux ne vont pas sans être émaillés d'incidents dus à la querelle opposant les communes de Nantes et Chantenay. Le maire de cette dernière, Paul Griveaud, s'oppose farouchement à l'annexion de son territoire par sa grande voisine. S'il a bien voulu autoriser l'implantation du réservoir, il oppose résistance à celle de la conduite d'eau. Agacé, Gaston Michel fait un jour creuser, à la limite des deux communes, un fossé rempli d'eau auprès duquel est placé un poteau portant l'indication "frontière", "gardé" par un fonctionnaire portant une pioche sur l'épaule... Malgré quelques incidents,

les travaux sont menés à bien jusqu'à l'usage de la Roche équipée d'un nouveau système de bassins filtrants. Après deux années de labeur, le 22 avril 1904, le réservoir de la Contrie est inauguré et mis en service. L'événement est salué par une foule nombreuse réunie sur les hauteurs de la Contrie. Les vannes sont ouvertes, l'or blanc coule... Ultime brimade pour le maire de Chantenay : seuls les opposants à sa municipalité ont été conviés...

### Des travaux de construction jusqu'en 1980.

Le réservoir donne toute satisfaction mais, trente ans plus tard, la ville s'est encore étendue et la pression d'eau est insuffisante dans les hauts quartiers de la nouvelle périphérie. Pour pallier cette carence, un second réservoir de 500 m<sup>3</sup> en forme de château d'eau est construit à la Contrie, pour distribuer l'eau par gravité dans les zones défavorisées. En 1937, la quantité d'eau livrée journellement atteint jusqu'à 60 000 m<sup>3</sup>. Le doublage du réservoir de 1904 s'impose et un nouveau lieu de stockage, d'une capacité de 40 000 m<sup>3</sup>, est édifié près du premier. Dans les années 70, le propriétaire de la

ferme du Champ-Lucet, voisine des réservoirs, prend sa retraite. La Ville de Nantes acquiert ce terrain pour construire de nouveaux réservoirs et doubler la capacité de stockage d'eau potable. La réalisation de l'ouvrage, confiée au Chantiers modernes, démarre en 1978. Les deux premiers réservoirs sont achevés fin octobre 1979, le troisième en avril 1980. De forme cylindrique, d'un diamètre intérieur de 62 mètres et d'une hauteur de 8,50 mètres, chacun d'eux contient un peu plus de 20 000 m<sup>3</sup>. Le terrain non occupé accueille les premiers jardins familiaux de la ville.

Le réservoir centenaire est toujours en service et dans un état remarquable. La manipulation de ses vannes, autrefois assurée sur place par un fontainier, est maintenant gérée à distance. La maison du gardien est toujours occupée pour assurer la sécurité des installations.

PASCALLE WESTER

### Sources :

- *Nantes et sa conquête de l'eau*, de Claude Richomme, éditions Opéra.
- Archives municipales
- Remerciements à Robert Simon, technicien au Service des eaux.



SAINT-JOSEPH-DE-PORTERIE

# Les **Castors** de l'Erdre : une formidable aventure humaine

En 1951, cinquante-neuf hommes, pour moitié ouvriers des Batignolles, se réunissent en association pour édifier leur maison à moindre prix. Castors de l'Erdre, ils seront les bâtisseurs d'une des premières cités castors de Nantes lovée dans le quartier de Saint-Joseph-de-Porterie. Solidarité, entraide, patience, persévérance sont ses pierres angulaires. Témoignages de pionniers.

**N**ous ne construirons pas notre maison, mais nous édifierons une cité, et ne sera pas accepté celui qui compte sur les autres pour ne pas se fatiguer." En 1951, ces lignes posèrent les fondements d'une belle aventure : la construction de la cité des Castors de l'Erdre dans le quartier de Saint-Joseph-de-Porterie. Le principe édicté, il fallut ensuite retrousser ses manches pour creuser les fondations et construire 59 maisons. Cinquante-neuf hommes, âgés d'une ving-

taine d'années, s'érigent alors Castors bâtisseurs. Par la force des choses. La grande majorité, pères de famille pour la plupart, ne dispose pas des ressources nécessaires pour faire face à l'apport en espèces de 30 % à 40 % du prix de l'habitation. Avec le principe des Castors, l'apport espèces sera remplacé par l'apport travail.

**1950.** La France se relève tout juste du cauchemar de la Seconde Guerre mondiale. À Nantes, comme partout, une crise du loge-

ment sévit. L'inflation ne cesse de courir, malmenant le monde ouvrier. Construites dans l'urgence au lendemain de la Première Guerre mondiale, en 1920, les 450 maisons des cités en bois entourant l'usine de locomotives les Batignolles ont vieilli et ne suffisent pas à loger l'ensemble des ouvriers. "L'entreprise projetée de remplacer la cité du Ranzay par un ensemble de maisons en dur et d'immeubles collectifs, les Y de la Renaudière", explique Louis Le Bail, historien du quartier. Mais cela ne suf-

◀ Dès l'achat du terrain en 1951, un plan masse est établi avec l'implantation des 59 maisons. Pendant ce temps les hommes défrichent le terrain, l'égalisent et commencent à creuser les fondations.

"Il fallut bien souvent se convaincre soi-même et se forger une volonté pour continuer la tâche que nous avions à accomplir."



fit pas. Surintendante des cités de l'usine des Batignolles, Mme Loukianoff lance la solution "Castors". Né en Suède en 1927, ce mouvement coopératif a essaimé en Europe, au Canada, en URSS, pour atteindre Saint-Étienne en 1931, puis Pessac, dans le Bordelais, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, enfin Rezé où 101 maisons furent construites à la Balinière, de 1950 à 1954. À la demande de Mme Loukianoff, le 25 mai 1951, deux Castors rezéens viennent exposer leur projet, le principe et le fonctionnement de leur groupement aux Batignollais. Le 12 juin 1951, le Journal officiel annonce la création de l'association des Castors de l'Erdre.

**Un esprit mutualiste.** Cinquante-neuf familles se lancent dans l'aventure. Soit un groupe de 234 personnes dont 119 enfants. "On y retrouve des ouvriers des Batignolles



Pose de la première brique le 13 juin 1953 par leur marraine, M<sup>me</sup> Loukianoff, surintendante des cités de l'usine des Batignolles.

pour une grande part, des gars du bâtiment..." confie Raymond Moreau, 75 ans, retraité de la SNCF. "Moi, je m'étais inscrit à la Balinière et faute de place je me suis replié ici. En attendant d'occuper ce qui allait être notre maison, ma femme et moi avons vécu dans un wagon où sont nés deux de mes enfants." Mais la plupart des futurs compagnons de construction de Raymond sont encore chez leurs parents, tous travaillent mais disposent de très peu de ressources. "Ayant des salaires de misère, ils remplacent donc l'argent par la main à la pâte", ajoute Louis Le Bail.

"Chaque membre, si possible, sera employé en fonction de ses connaissances et en priorité dans le métier qu'il exerce couramment", indique le règlement des Castors. Travail administratif pour les uns, travaux du bâtiment pour les autres. Les deux champs d'activité étant considérables. En plus de leur semaine de 48 h, les ouvriers doivent réserver à la construction de la cité un minimum de 24 heures par mois et une semaine sur la totalité des congés annuels. Chacun devant comptabiliser et déclarer ses heures en toute sincérité. Chacun s'enga-

geant à porter aide et assistance au camarade frappé par la maladie afin qu'il soit assuré que sa maison sera terminée. "Deux d'entre nous sont décédés avant que la construction ne soit achevée. Les deux maisons furent finies en même temps que les autres", se souvient Raymond. "Les Castors, c'était avant tout un esprit mutualiste et coopératif."

### Cinq ans de travaux d'hercule.

Tout d'abord, il leur faut trouver un terrain. Justement les Batignolles disposent du domaine de Launay depuis les années 1940. L'usine propose aux Castors de l'acquérir. "Le prix n'était pas élevé", note Maurice Deniaud, 78 ans. Dès l'achat du terrain en novembre 1951, un plan de masse est établi avec l'implantation des 59 maisons (du type 3 au type 5), des voiries, réseaux d'eau, égouts... Pendant ce temps, les hommes défrichent le terrain, l'égalisent, le drainent. "Les arbres du Launay partaient dans une scierie de Carquefou où ils étaient débités à bon compte par l'exploitant, père d'un Castor. Nous les récupérons pour réaliser, dans notre atelier de menuiserie, les bois de char-



→ pente, les portes et fenêtres des 59 maisons”, renchérit Maurice. Une autre équipe extrait la pierre nécessaire aux fondations et aux routes dans la carrière de la Jonelière. Plus de 2 500 m<sup>3</sup> seront péniblement cassés à la masse. Un travail de titan. Pour approvisionner le chantier, les Castors disposent d’un GMC, camion rescapé de la guerre. Chaque week-end, les Batignolles mettent à leur disposition un camion et des ateliers pour l’équipe des ferronniers. “Nous y fabriquons nos serre-joints, auges à ciment, roulements pour les portes de garage et nos équerres d’encadrement. Des outils aussi : des masses, des pioches, des dames...” La première brique est posée le 13 juin 1953 par leur marraine, M<sup>me</sup> Loukia-noff. Pour avancer les travaux, neuf Castors menuisiers et maçons quittent leur travail et auront un statut de salarié au sein de l’association. Mais la tâche est immense. Le prix des matériaux ne cesse de grimper. “Nous devons au départ tout réaliser mais nous manquons de temps”, confie Maurice. Ils font appel à une entreprise artisanale pour monter les murs, puis à des artisans, des tâcherons plombiers, plâtriers, carreleurs mais se réservent tous les parquets, les menuiseries, les toitures et l’électricité. “Sur les 59 maisons, neuf seront entièrement faites par nous sauf la zinguerie.” Le 31 décembre 1955 sonne la fin du chantier et l’inauguration de la cité cimentée par une

solidarité et un courage à toute épreuve. Les 59 familles emménagent toutes ensemble pour fêter la Saint-Sylvestre dans leurs maisons. “Aucun de nous ne s’était permis d’occuper sa maison avant que toutes ne soient terminées. C’était un principe”, avance Monique Monnier, femme de Castor. Il reste bien quelques travaux (persiennes, murettes, routes, trottoirs...), mais tout sera achevé en 1956. Le 31 janvier 1979, par l’extinction du prêt, chaque Castor deviendra propriétaire de sa maison.



Raymond Moreau, Monique Monnier, Maurice Deniaud et Roland Monnier se souviennent de la construction de la cité des Castors.

**“Au bout du tunnel, la maison”.** “Durant toute la période de construction, il faut reconnaître que chacun de nous a traversé des périodes parfois difficiles, allant du pessimisme à l’optimisme. Nous étions pauvres, sans argent, comment allions-nous nous en sortir ? Quelle serait la facture à payer ? Avions-nous choisi la bonne voie ?”, écrit dans son historique Jean Lenroué, ancien secrétaire et administrateur délégué de la société des Castors de l’Erdre. “Il faut bien souvent se convaincre soi-même et

se reforcer une volonté pour continuer la tâche que nous avons à accomplir. Nos maisons ne nous sont pas tombées comme des alouettes rôties.” Si le nombre de 59 membres demeure inchangé, il y eut des démissions, corollaires d’une vie familiale mise à mal pendant cinq années. “La vie de famille subissait des accrocs, des repas qui n’étaient pas pris en commun, des absences fréquentes de la maison, des rentrées parfois tardives le corps harassé de fatigue par les heures passées sur le chantier, des

◀ 1951 : l'association des Castors de l'Erdre est constituée. Il fallut ensuite retrousser ses manches pour construire 59 maisons.

Il faudra attendre 1955 pour voir le chantier se terminer. Les 59 familles emménageront toutes ensemble. ▶



En plus de leur semaine de 48 h, les ouvriers devaient réserver à la construction de la cité un minimum de 24 heures par mois et une semaine sur la totalité des congés annuels.

heures qui s'ajoutaient à celles effectuées toute la semaine dans l'entreprise employeur." À l'épuisement de l'homme s'ajoutait la charge des enfants. "Il était absent tout le week-end et pendant les vacances. On savait que c'était pour une bonne cause, au bout du tunnel, il y avait la maison. Néanmoins, c'était long. Vous, vous étiez occupés entre copains. Nous, nous étions seules avec nos enfants", lance Monique Monnier à Roland, son mari, Raymond et Maurice. "En plus, on s'entendait dire : seule une voix compte, celle du Castor..." La femme depuis peu venait d'acquiescer sa voix aux urnes mais pas encore dans les mœurs. Se sentant mises au ban de cette aventure, "certaines ont fait démissionner leur mari", confie Raymond. "C'est pourquoi, il fut décidé de permettre aux

épouses de Castors d'assister aux assemblées générales pour leur permettre de se connaître entre elles, pour leur permettre en entendant les allocutions des uns et des autres de se former une image plus précise de ce qu'allait être leur nouvel univers", note, dans ses écrits, Jean Lenroué.

**Rue de la Réussite.** Aujourd'hui, les noms de rue témoignent de cette épopée : rue de la Persévérance, rue de la Patience, rue des Castors, rue de l'Espérance, rue de la Réussite. "Nous continuons de maintenir notre cité en état", déclare Serge Gallon, président de l'association syndicale des copropriétaires des Castors de l'Erdre, et fils de Robert Gallon (autrefois vice-président). Toutes les voies à l'exception d'une sont tombées dans le domaine public. Mais



les espaces verts et l'étang sont demeurés propriété indivise. "Tous les quinze jours, nous les entretenons avant de partager un repas dans notre ex-atelier de menuiserie devenu le foyer de la cité." En outre, les habitants sont invités à donner trois demi-journées de travail par an. "Il n'y a pas foule, regrette Raymond. Si on avait eu autant de loisirs à l'époque, nous n'aurions jamais fini nos maisons..." Tous les ans, les Castors aiment à festoyer entre eux. Ils viennent de fêter leurs 50 ans. Aujourd'hui, 29 des 59 maisons sont habitées par les familles d'origine dont 17 vaillants bâtisseurs. Cinq ou six sont occupées par des enfants de Castors.

"On a réussi à construire nous-mêmes nos maisons sans quoi nous n'en aurions jamais eu. Chacun de notre côté, nous n'aurions même pas pu acheter un terrain", assure Raymond. Et le couple Castor, Monique et Roland Monnier, riverains de la rue de la Persévérance, de conclure : "Ce fut une belle aventure. Nous ne la regrettons pas."

CATHERINE LE BRIGAND

#### Sources :

- "La cité des Castors", article de Louis Le Bail, extrait des *Annales de Nantes* (n°292), 2004.
- "Les Castors de l'Erdre", *Historique du lotissement*, Jean Lenroué, 1989.